

Sorrentino (Olivier)
Infosuaire

Publié :

« Infosuaire » in *La Face. Pour une saisie photographique*, coll. Les essais, Les éditions Dazibao, 1998, p. 65.

Nous donnons ici le texte complet :

Infosuaire

Le suaire est l'idéal artistique le plus enraciné de notre culture, c'est l'idée que l'être humain pourrait trouver une expression directe, immédiate, spontanée de ce qu'il est. Jaillissement irrépressible de son énergie vitale.

C'est aussi l'idée que l'art a pour fonction l'expression de ce qu'est l'individu. Expression, exo-thermie, transe-sudation.

Peut-être que l'émotion ne passe pas, rien n'est physiquement transmis, il n'y a que des signaux qui permettent au spectateur de recréer en lui-même certains états émotifs et mentaux.

Et quand il y aurait un transport physique dans la communication artistique, on serait en effet physiquement « touché », peut-être que cette expression serait inutile : pure sueur, pure perte, évaporation vaine. L'art a peut-être d'autres raisons d'être que l'expression de l'individu.

La création artistique veut donner apparence sensible aux déterminations (perceptuelles, mentales) et aux schématismes qui nous habitent. Rendre perceptible ce qui rend possible la perception. Rendre pensable ce qui sous-détermine la pensée. Dans une société de contrôle, les déterminations extérieures sont nombreuses, insidieuses. Il s'agit de rendre visible les réseaux coercitifs : soit rendre visible l'information accumulée sur la personne, quand celle-ci est contrôlée par l'information. Quand l'infoprofil dans des bases de données (hôpitaux, gouvernements, banques, entreprises) est aussi un profil de consommation, un fichage de tendance politique. Il y a un clone numérique de chacun de nous dispersé dans l'espace infocratique.

Ce qu'est l'infosuaire : Mixer

a- une **numérisation d'une empreinte** du corps (photo-graphique, infra-rouge, corps allongé contre une table thermo-sensible, etc.) selon diverses formes de rayonnement. Établir relais entre l'empreinte physique (avec le caractère problématique du corps) et l'info-profil.

voir comment nous vivons un mythe de la numérisation comme exsudation, soit la numérisation (scanning) comme production d'une empreinte vraie, plus perçante que la radio-graphie.

b- une **consultation simultanée des bases de données** susceptibles de contenir de l'information sur l'individu : son empreinte infocratique, son info-profil.

La sueur est irradiation, l'exsudation est rayonnement. Le corps apparaît quelques instants comme une vérité hors-code, puis disparaît derrière ce rayonnement recueilli dans l'espace numérique. Cette empreinte info-graphique est l'équivalent du suaire traditionnel, quand l'information numérique s'étend comme un voile de mort sur le monde. Le dossier de l'individu survit à l'individu et l'enveloppe dans ses plis.

Françoise reçoit une contravention pour excès de vitesse au nom de son mari décédé entre temps. Elle reçoit aussi la photo : ils ont été flashés sur une bretelle d'autoroute. Un rayonnement les a inscrit dans le numérique (le dossier de police), le flash a survécu comme une preuve immortelle du passage délictueux, inscrivant l'image d'un véhicule qui s'éloigne, dans lequel deux vies s'éloignent et bientôt l'une ne sera plus.

Ce qui est proprement sidérant c'est la croyance de notre époque dans l'information et l'image. Quand il semble que l'image, le mot, ... toutes ces unités d'information posséderaient en propre un pouvoir de signifier, sans aucune dépendance envers des codes, envers une culture. Comme si chaque œuvre d'art pouvait contenir le code qui en articule le sens et la visibilité. Comme si chaque mot contenait tout le langage. Quand il n'y aurait eu que ce mot, quand il n'y aura que ce mot, on pourrait quand même comprendre ce mot.

Un portrait est « vu » à partir du genre du portrait comme système de similitude, avant d'être vu selon sa ressemblance avec un modèle. C'est pourquoi l'illusion qui veut que le portrait puisse être vu en lui-même suppose que ce portrait contient le genre du portrait, qu'il contient la série de tous les portraits à partir de laquelle la représentation d'un « portrait » se construit.

On croit dans l'autonomie de l'image, comme si chaque image pouvait être divisée en deux et produire deux images également prégnantes. Lesquelles pourraient également être divisées, ainsi de suite dans une explosion combinatoire d'éléments micro-significatifs. On assiste à une décomposition fractale du sens, dans une pulvérisation du sens qui semble un accroissement du sens : plus d'information, plus de communication. On multiplie les moments de communication et pourtant on ne communique plus rien. Alors l'information est aussi répandue que l'air et l'eau et aussi polluée.

Ainsi la démultiplication des images provoque un effacement des images : le scintillement d'une figuration vide. Ce qui est proprement hallucinant c'est que **cette démultiplication en micro-images (qui resteraient pleinement significatives) semble se produire à l'intérieur même de chaque image.**

La représentation n'est plus le reflet d'un monde inaccessible, elle devient l'espace dans lequel toute chose prend place et se détermine de proche en proche. L'information ne s'organise pas en perspectives ouvertes sur un monde (avec point de fuite sur un autre monde) mais en ordres de commandement.

Toutes les époques racontent à leur façon l'histoire du retrait des absolus. Les dichotomies (haut/bas, intérieur/extérieur, lumineux/obscur, ...) qui séparent les surfaces (le monde et l'arrière-monde) travaillent bientôt l'épaisseur de la surface : divisent un monde unidimensionnel en lui-même. Vers un monde de plus en plus uniforme, qui contient pourtant des choses de plus en plus fractionnées et démultipliées.

Le regard était tourné vers une origine aveuglante (et à la fois possibilité du voir) de la lumière. Présence solaire. Le regard cherchait à se donner la vision d'un au-delà lumineux. Mais aujourd'hui tout doit être mis à plat dans une seule plage de visibilité : tout doit être rendu visible. Cette visualisation à outrance revêt un caractère monstrueux, dans son excès et dans son déploiement elle apparaît sacrée. Elle ne donne rien à voir au-delà sinon le scintillement dispersé du visible.

Dieu a quitté mais il a laissé son écoute, dans laquelle nous pouvons nous entendre. Il a laissé son regard dans lequel nous pouvons nous voir. Il a laissé son suaire dans lequel nous pouvons nous donner des simulacres d'existence.

Le clone numérique est tantôt information dispersée à travers le cyberspace, tantôt c'est une modélisation symbolique articulée, morphée, ... la représentation géométrique qui organise l'apparence apparaît alors divine. La géométrie est sacrée si elle peut générer le mouvement.

Plus que jamais nous avons besoin de la mémoire comme espace d'indétermination où nous pouvons jeter un chaos d'images, de mots et d'idées, — où nous pouvons tenter de nous rendre capables du chaos.

Auparavant la lecture, la contemplation, l'écoute, ... tout cela exigeait un accueil de ce qui vient dans ce qui précède. L'entendement convoquait le passé pour ouvrir une écoute du présent. Mouvement qui va en arrière comme activité remémorante, mais aussi qui va de l'avant comme activité prévisionnelle.

La première appréhension du divers : le récit. Si on vous envoie des balles de tennis à la figure, vous cherchez à les éviter en essayant de prédire dans quelle ordre elle arrivent. Le récit s'annonce dans toute lecture qui suppose un déroulement du temps, ou qui introduit un déroulement pour rendre un divers lisible.

La multiplication des supports extérieurs (depuis le livre jusqu'au RAM) conduit à une perte de la mémoire vive (la vraie) et finalement nous fait oublier le temps : affirmation qui semble dénuée de sens pour nous qui concevons un temps linéaire.

Nous oublions que le temps est multifolié, que l'événement n'est pas réductible à l'instant, qu'il existe en dehors du présent et peut être traversé de différentes façons. Il s'éprouve ainsi de différentes façons, cérébrale et affective, ludique et dramatique. Notre vie est faite de quelques événements que nous traversons en tout sens sans les épuiser, sans toujours apercevoir les liens qui les relient.

Le caractère cyclique de certains événements témoigne en fait de leur caractère atemporel, comme virtualités qui nous accompagnent et ne passent jamais complètement dans le temps, malgré la diversité des actualisations qui leur sont données.

C'est une autre approche du fractal. Selon C.S. Peirce, tout ce que nous avons pensé est (pour une part infime) dans ce que nous pensons aujourd'hui. Ce que nous pensons contient aussi (pour une part infime) tout ce que nous penserons. La fin conditionne le commencement.

La conversion du livre en CDROM ou en réseau de « pages » correspond à une fractalisation du livre qui n'est plus un tableau, une image hiératique, mais une multitude de petites images cliquables. L'heuristique se limite à discerner ce qui est cliquable, : le médiant. les figures humaines, animales, ... tout ce qui est identifiable dans l'iconographie la plus répandue, tout cela est médiant. Chaque éléments visuel circonscriptible est cliquable, devient l'occasion d'un petit gag visuel, dans un rapport médiant/médié qui entretient la surprise. A part de sa reconnaissance comme médiane (cliquable), a-t-on regardé l'image ? La reconnaissance du médiant supplante ce qui était reconnaissance du signifiant et aussi émergence simultanée de la signification dans un mouvement qui rapporte toujours la partie au tout. Aujourd'hui, avoir lu une page c'est avoir décélé tout ce qui est cliquable, dans une fragmentation des parties en sous-parties.

Comme si l'image pouvait être reconnue comme telle et paraître significative en dehors de la culture et de la dimension temporelle que la culture fait apercevoir dans les objets. Comme si un mot pouvait être significatif en dehors du langage. Quand le mot ou l'image coupés en deux seraient encore mots, images.

La société, en se donnant un contrôle accru de l'image et de la communication, crée une fragmentation qui a pour effet de produire du vide.

L'accroissement de la mémoire artificielle RAM permet de juxtaposer de très nombreuses routines sans devoir penser une mise en commun des ressources dans une stratégie de programmation plus serrée. On ne craint pas la lourdeur puisqu'on a accéléré les opérations en même temps qu'on les multiplie. Il n'y a plus d'unité dans le divers, il y a un moteur (ou routine) par opération, c'est le

triomphe de la culture du *hacker* : qui multiplie les « patch » autant que les effractions et le piratage.

Perte de la vue synthétique : il n'y a plus que des surfaces avec des milliers de processus simultanés de proche en proche. Tout est dorénavant procédurale et parataxique. On s'éloigne de la possibilité d'appréhender la société comme mode d'être, mode parmi d'autres. On éprouve l'impossibilité de ressaisir l'autre pluriel de nos organisations et de nos technologies.

Pourtant la technologie est de moins en moins rationnelle, ce qui apparaît d'emblée dans son refus de considérer son coût, sa modalité, etc. Elle met en œuvre un idéalisme magique, elle devient l'occasion d'une résurgence de cyber-rituels, elle provoque des navigations chamaniques.

Michaël La Chance